

group. Did slaves, for instance, habitually attend church services as baptized Christians? If so, were there significant differences between the two groups of Christians in their treatment of church-attending slaves? Which group was more likely to manumit their slaves when drawing up a will?

I am reminded that, when Lawrence Stone published his celebrated study of the Elizabethan and early Stuart aristocracy, he wrote in his preface that, as he himself held religion in such poor regard, he had written the book with religion left out. In an era when every Englishman believed in the existence of God, it was an unacceptable omission, especially from a brilliant scholar. In a world such as was occupied by Marylanders in the seventeenth century, it would also have been a serious oversight. Debra Meyers has made it a central theme, working and writing about her evidence in professional and provocative ways. As a consequence, this extremely interesting study deserves to be widely cited, and wills both of men and women extensively studied elsewhere by historians.

Julian Gwyn  
University of Ottawa

NEEL, Carol (ed.) — *Medieval Families: Perspectives on Marriage, Household, and Children*. Toronto: University of Toronto Press, 2004. Pp. 438.

On trouvera dans cet ouvrage onze articles parus en langue anglaise de 1974 à 1996 sur l'enfance et la famille, du Bas Empire au XV<sup>e</sup> siècle, par ordre chronologique de publication.

Trois contributions portent sur l'enfance. Mary Martin McLaughlin, dans un article pionnier de plus de cent pages (« Survivors and Surrogates... », paru en 1974 dans le collectif *The History of Childhood* dirigé par Lloyd de Mause), éclaire les relations entre parents et enfants en Occident entre le IX<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècles. John Boswell (1984) développe l'idée, controversée et aujourd'hui dépassée, que l'*expositio* et l'*oblatio* ont été des modes de régulation des naissances, le recul de l'oblato à partir du XII<sup>e</sup> siècle ayant fait augmenter progressivement le nombre d'abandons. Enfin, Michael Goodich (1995) s'intéresse aussi (thème relativement nouveau à l'époque de la publication de l'article) à l'adolescence à partir d'une documentation hagiographique.

Deux articles permettent de mesurer ce que l'histoire des femmes puis l'histoire du genre ont apporté à l'étude de la famille et du mariage. Diane Owen Hugues (1975), dès le milieu des années 1970, adoptait résolument les théories élaborées par l'histoire des femmes pour étudier le milieu domestique génois des XII<sup>e</sup>–XIV<sup>e</sup> siècles. En articulant différence de genre et différence de classe, elle éclaire les diverses attitudes adoptées à l'intérieur des familles d'artisans et des familles nobles lors des événements majeurs de la vie que sont la naissance, le mariage, la mort et le veuvage. Elle oppose des groupes élargis (*extended family*) nobles à forte inflexion patrilinéaire à une famille artisanale plus restreinte, davantage centrée sur le noyau conjugal, aux structures de parenté plus souples. Pamela Sheingorn (1990), dans une perspective de

*gender history*, analyse la manière dont les artistes ont figuré la famille de Jésus et de la Vierge. Elle propose une évolution en trois temps : une prépondérance donnée à la descendance du Christ (patrilinéaire) aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, puis une insistance sur le lien matrilinéaire (époque où les artistes figurent souvent la relation entre Marie et Anne, sa mère) au XV<sup>e</sup> et au début du XVI<sup>e</sup> siècle, et enfin à nouveau une tendance patrilinéaire plus marquée au cours du XVI<sup>e</sup> siècle.

Deux contributions portent sur le mariage. Judith M. Bennett (1984) étudie les familles paysannes anglaises du Northamptonshire au XIV<sup>e</sup> siècle à partir des juridictions des cours manoriales en s'interrogeant en particulier sur les conséquences du mariage sur les liens juridiques et affectifs que l'épouse entretient avec sa famille d'origine (dans le cadre d'une alliance essentiellement virilocale). Michael M. Sheehan (1978) étudie comment la théorie du choix du conjoint dans le cadre de la mise en place du consensualisme grégorien s'est progressivement diffusée dans le corps social à travers pénitentiels, législation conciliaire et livres de la pastorale.

Deux articles portent sur les relations intra-familiales. À partir de l'étude de testaments et de contrats de mariage, Sally McKee (1995) montre que les « maisons » vénitiennes du XIV<sup>e</sup> siècle en Crète sont des communautés affectives dépassant souvent le cadre de la famille au sens restreint du terme. La contribution de Kathryn Gravdal (1995) démontre que la littérature médiévale française a largement mis en scène les différents types d'incestes familiaux (pris au sens « moderne », à savoir à l'intérieur de l'atome de parenté), offrant un fort contraste avec le silence de la documentation juridique sur ce thème.

Deux derniers articles sont centrés sur l'affectivité. David Herlihy (1983) s'interroge sur la définition même de famille (*familia*) et discute les diverses théories sur l'affection et les sentiments à l'intérieur de celle-ci. Steven A. Epstein (1996), s'appuyant sur un certain nombre de travaux théoriques (en particulier ceux de Freud et Lévi-Strauss) montre la forte affection à l'intérieur des familles de Gênes au XIII<sup>e</sup> siècle.

À travers ce très bref résumé, on devine l'intérêt et la variété de ces contributions. Certaines d'entre elles, devenues des « classiques », sont, par les aléas de la publication, dispersées dans diverses revues ou ouvrages collectifs. L'initiative de les rassembler dans un volume permet de disposer d'un outil très utile. Ce regroupement permet de porter un regard rétrospectif sur près de 30 années de recherche en histoire de l'enfance, du mariage et de la famille. C'est pourquoi opter pour l'ordre chronologique (plutôt que thématique) est un bon choix. À relire posément et avec le recul qu'impose le temps l'ensemble de ces articles, on prend mieux conscience des divers courants qui ont traversé et influencé cette histoire toujours en chantier. Dans les années 1970 et 1980, l'histoire de l'enfance et de la famille se montre très « psychologisante » (que l'on pense à l'initiative très novatrice de Lloyd de Mause en 1974). Certes avec une moins grande intensité qu'en France, elle tourne beaucoup autour du débat consécutif au livre pionnier de Philippe Ariès (la traduction anglaise date de 1962) de l'existence ou non d'un « sentiment de l'enfance ». Pour ces premières années, on mesure également la forte influence de la démographie historique, qui incite par exemple à s'intéresser davantage aux fonctions biologiques de la mère (accouchement, allaitement) qu'à son identité, son rôle ou son statut au sein

de la famille et de la parenté. On se rend compte aussi de l'impact de l'anthropologie historique à la fin des années 1980 et au début des années 1990, relayé ensuite par les mouvements de l'histoire des femmes et du genre ou du *linguistic turn*. Cette variété de courants est parfois sensible chez un même auteur, en même temps ou, si l'on connaît ses travaux antérieurs ou postérieurs, successivement.

Certains de ces articles ont été parfois des premières ébauches de ce qui deviendra un livre ou un chapitre de livre important, permettant ainsi d'appréhender comment se construit une pensée. On rappellera que l'article de John Boswell sur l'abandon des enfants dans l'Antiquité et au Moyen Âge a paru en 1984 dans *American Historical Review*, quatre ans avant *The Kindness of Strangers* et que l'article de David Herlihy publié en 1983 est en grande partie repris dans son *Medieval Households* paru en 1985.

Le choix de ne retenir que des articles rédigés en langue anglaise me paraît cependant poser problème, dans la mesure où ces histoires d'enfance, de famille ou de mariage ont été largement initiées et poursuivies par des historiens européens. Qu'il suffise de citer l'ouvrage de Philippe Ariès en 1960 et toutes les réactions des médiévistes français jusqu'aux années 1990 ou l'abondante littérature italienne et française sur la famille dès la fin des années 1970. On comprend les difficultés éditoriales à faire traduire des articles ou à regrouper des contributions dans des langues différentes. Mais, en ce cas, il aurait fallu une introduction plus solide afin de mieux mettre en perspective l'apport de ces contributions nord-américaines et anglaises à une histoire profondément ancrée dans le « vieux continent ». Dans la bibliographie qui clôt l'ouvrage, il aurait fallu également tenir compte des articles et des livres rédigés en d'autres langues. Dans cette trop courte et lacunaire bibliographie, les seuls ouvrages européens qui apparaissent sont ceux qui ont eu « la chance » d'être traduits en anglais, c'est-à-dire une infime partie de ce qui a été réalisé en Europe depuis plus de trois décennies.

Malgré cette critique, saluons l'initiative de *Medieval Families* qui se veut le premier volume d'une série. À l'heure où fleurissent les bilans de plus de 30 ans de recherche sur ces thèmes, cette compilation est l'occasion pour les étudiants ou les chercheurs plus confirmés de porter un regard rétrospectif sur la manière dont s'est construite aux États-Unis l'histoire de la famille et de l'enfance, certes en se nourrissant aussi de ce qui s'est fait en Europe mais en empruntant des voies spécifiques différentes où des thèmes neufs ont pu être ouverts précocement.

Didier Lett

*Université de Paris 1 – Panthéon-Sorbonne, France*

PALMER, David A. — *La fièvre du Qigong. Guérison, religion et politique en Chine, 1949–1999*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2005, 512 p.

Cet ouvrage nous présente les causes d'un drame connu en Occident depuis l'été 1999, lorsque le Parti communiste chinois a décidé de réprimer le *Falungong*. Bien